Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 4 (1871)

Artikel: La jeunesse de Calvin

Autor: Huc-Mazelet, A. / Kampschulte, F.-W.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379123

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA JEUNESSE DE CALVIN

D'APRÈS

F.-W. KAMPSCHULTE[1].

Le morceau dont nous donnons aujourd'hui la traduction est extrait de l'ouvrage de M. Kampschulte, intitulé : *Jean Calvin, son église et son état à Genève*, ouvrage dont M. Roget a déjà présenté, il y a peu de temps, une analyse aux lecteurs du *Compte-rendu*.

AUG. HUC-MAZELET.

Dans la célèbre préface de son *Commentaire sur les Psaumes*, Calvin, pénétré du sentiment de sa mission, se compare au prophète David. Il croit reconnaître dans la vie du psalmiste, « comme dans un miroir, » une image de la sienne propre, surtout à ses débuts. « Tout comme David, s'écrie-t-il, fut appelé de sa bergerie à la plus haute dignité du royaume, ainsi Dieu m'a tiré de la pauvreté et de l'obscurité pour me confier la charge honorable de héraut et de serviteur de l'Evangile. »

Le réformateur français, en cela semblable au réformateur allemand, ne sortait pas des classes privilégiées de la société. Son grand-père avait exercé, dans la petite ville de Pont-l'Evêque, le métier de tonnelier ; son père, homme industrieux, était parvenu à force de travail à occuper une position plus considérée. Il était secrétaire épiscopal, procureur fiscal du comté et syndic du chapitre de Noyon en Picardie. Il eut quatre

[1] *Johann Calvin, seine Kirche und sein Staat in Genf*, von F.-W. Kampschulte. 1869. 1 vol. in-8° de XVI et 493 pages.

fils dont le second, Jean Calvin, naquit dans cette ville le 10 juillet 1509.

Nous n'avons que peu de renseignements sur sa jeunesse. Sa position dans la maison paternelle ne paraît pas avoir été agréable. Sa mère mourut de bonne heure, et son père, employé surchargé d'ouvrage, d'un caractère rude et sévère, ne trouvait pas le temps de veiller à l'éducation de ses enfants et ne sut point gagner leur affection. Le jeune Calvin fut élevé hors de la maison paternelle. Une famille noble avec laquelle son père était lié, prit chez elle le jeune garçon, qui de bonne heure montra des talents peu ordinaires, et le fit instruire avec ses propres enfants. Il acquit ainsi, dès sa jeunesse, en même temps que les premières notions des sciences, une certaine élégance extérieure et ce grand air qui le distinguent, d'une manière si frappante, du réformateur allemand. C'est avec reconnaissance qu'il rappelle plus tard les bienfaits dont il avait joui dans la maison de son noble protecteur. « Tout ce que je suis et tout ce que j'ai, c'est à toi que je le dois, dit-il dans son premier ouvrage dédié à l'abbé de Saint-Eloi, l'un des jeunes gentilhommes, compagnons de son enfance, et je me souviens encore avec gratitude du temps où, élevé dans votre maison, je fus associé à tes études et reçus de ta noble famille, les premières notions véritables de la science et de la vie. » Ce souvenir paraît être la seule impression agréable qui lui soit restée de son enfance.

Avant que le jeune garçon eût accompli sa douzième année, il se trouva, par les soins de son père, auquel son emploi donnait une grande influence dans le monde ecclésiastique, en possession d'une place de chapelain de la cathédrale. Il devait, c'était du moins l'intention de son père, devenir ecclésiastique et accroître un jour, par sa haute position dans l'Eglise, la considération de sa famille. Les revenus de son bénéfice lui permirent de continuer, à Paris, sans grands frais pour les siens, les études si heureusement commencées dans sa ville natale. C'est en 1523, à l'âge de treize ans, qu'il se rendit dans la capitale, avec l'autorisation du chapitre et en compagnie de ses nobles condisciples. A partir de ce moment, il ne vécut plus dans leur

société ; mais ses relations amicales avec eux ne cessèrent que plus tard. Calvin entra au collége de la Marche où il fit, selon l'usage d'alors, ses études de grammaire. Il eût là pour maître Mathurin Cordier, professeur expérimenté et célèbre. Les progrès du jeune écolier de Noyon furent rapides et, au bout de peu de temps, il passa au collége de Montaigu où l'enseignement de la philosophie et de la théologie était joint à celui de la grammaire. Là, après avoir achevé, conformément au programme scolaire, sa grammaire et ses humanités, il se voua, sous la direction d'un savant espagnol de réputation, à l'étude de la dialectique.

C'est dans ce même collége que, quelques années après, un autre homme destiné aussi à la célébrité, Ignace de Loyola, commençait son éducation. Ainsi, par une singulière dispensation de la Providence, les deux hommes qui dans les luttes religieuses devaient se placer en quelque sorte aux deux pôles opposés, ont commencé leur carrière dans le même établissement d'instruction et aux pieds du même professeur espagnol !

Le peu de renseignements que nous possédons sur ce premier séjour de Calvin à Paris et sur les années d'études qu'il y passa, nous le présentent comme un esprit sérieux, concentré en lui-même et peu enclin au genre de vie ordinaire des jeunes gens. Tout son être portait l'empreinte d'une sévérité et d'une rudesse qu'il devait probablement au régime austère de la maison paternelle ; à cela s'ajoutait un très vif sentiment du devoir. Sa vie était tranquille et retirée, ses relations sociales bornées à un petit nombre de personnes. Il apportait la plus grande exactitude à la pratique des devoirs religieux ou autres prescrits par la discipline scolaire ; or cette discipline était fort sévère, surtout dans le collége Montaigu, où il passa la plus grande partie de son temps pendant son séjour à Paris. Quant à ses études, il s'y adonnait avec un tel zèle qu'il attira l'attention de ses maîtres et que, devançant tous ses condisciples, il put avant le temps fixé prendre place dans la division supérieure. D'après ce que nous pouvons conclure de maints indices, il n'était pas précisément aimé de ses camarades. Sa nature raide, austère et néanmoins timide et réservée, la sévérité

avec laquelle il condamnait souvent les mœurs de ses condisciples, paraissent avoir indisposé assez généralement ces derniers contre lui. A en croire des renseignements récents, le petit, l'importun Picard devint bientôt le sujet de leurs moqueries ; vu son penchant à accuser les autres, on le décora même d'un surnom peu flatteur[1]. Il est vrai que Calvin trouva une compensation à ces tracasseries dans ses rapports avec ses maîtres qui ne se refusaient point à rendre un juste hommage à son application. Il soutenait entre autres des relations intimes avec Mathurin Cordier qui lui inspira un amour durable pour l'étude des humanités. C'est avec regret que Calvin se sépara de lui pour passer dans une classe supérieure, et vingt-cinq ans plus tard il parlait encore avec affection du guide érudit et bienveillant qui avait conduit ses premiers pas dans la carrière des études.

Ainsi se passèrent plusieurs années; mais le temps approchait où le silencieux écolier du collége Montaigu devait commencer ses études théologiques proprement dites. Son sérieux moral, son propre penchant, la volonté paternelle, tout semblait destiner Calvin à l'état ecclésiastique. Son père, qui s'occupait sans relâche, à sa manière, de l'avenir de son fils, lui avait procuré, grâce à ses relations avec le clergé, un second bénéfice. A peine âgé de dix-huit ans et sans avoir reçu encore aucune consécration ecclésiastique, Calvin avait ainsi obtenu la cure de Martainville qu'il échangea plus tard contre celle de Pont-l'Evêque, lieu d'origine de sa famille. Un brillant avenir semblait donc l'attendre au service de l'Eglise, lorsqu'une nouvelle et subite résolution de son père vint à la traverse de ses espérances. Peut-être l'ambitieux secrétaire épiscopal, frappé de la considération dont les légistes jouissaient alors en France, pensa-t-il, comme le racontent les biographes, que la robe de l'avocat assurait mieux que l'étole du prêtre une fortune brillante et rapide. Peut-être aussi, à l'occasion des démêlés qu'il eut à cette époque avec le clergé de Noyon (démêlés qui allèrent si loin qu'il fut excommunié), conçut-il de l'aversion pour l'état

[1] On l'appelait *l'Accusatif*.

ecclésiastique! Quoi qu'il en soit, il changea de projet et Calvin reçut de lui l'ordre de quitter l'étude de la théologie pour celle du droit. Habitué à une stricte obéissance et imbu du respect de l'autorité paternelle, Calvin obéit sans répliquer, bien que l'échange ne paraisse pas lui avoir plu. «L'étude des lois, dit-il plus tard, me fut imposée, mais afin d'accomplir la volonté de mon père, je m'y livrai avec un consciencieuse application.» Conformément aux ordres de son père, à partir de 1527 (nous ne pouvons pas indiquer exactement l'époque), Calvin fréquenta successivement les universités d'Orléans et de Bourges alors renommées comme écoles de droit. Là, suivant les leçons des plus célèbres jurisconsultes du temps, d'un Pierre de l'Etoile, d'un André Alciati, il se voua avec le plus grand zèle à ses nouvelles études. Bien que la direction de ses travaux fut changée, son activité demeura la même et fut, si possible encore, augmentée par les nombreux stimulants que lui offrait la vie universitaire. N'étant plus lié à l'ordre d'une existence strictement réglée, il put désormais se livrer sans obstacle à sa passion pour l'étude. Aussi sa santé déjà faible ne tarda-t-elle pas à souffrir des travaux excessifs qu'il s'imposait. Il prenait sur le temps destiné au sommeil et se privait de boire et de manger afin de satisfaire sa soif de science. Sur la foi d'anciens condisciples de Calvin, Théodore de Bèze nous arconte qu'il restait jusque bien avant dans la nuit, assis à sa table de travail, méditant sur les cours qu'il avait entendus pendant la journée et en faisant des extraits. La clarté des idées et la rigueur de la méthode paraissent, déjà à cette époque, avoir été un besoin impérieux de son esprit. Aussi de brillants progrès furent-ils la récompense de ses travaux incessants et, en peu de temps, le savant Picard devint l'objet de l'estime tant des professeurs que des étudiants. On admirait, dit un auteur qui pourtant ne l'aimait pas, sa vivacité d'esprit, sa forte mémoire, sa facilité de compréhension et surtout l'étonnante habileté avec laquelle il rédigeait en un style agréable, élégant, et non sans une piquante originalité, les leçons et les disputes des professeurs. A Orléans il s'était déjà acquis une telle considération qu'on le regardait plutôt comme une maître que

comme un élève. Plusieurs fois même, il se trouva chargé de la mission honorable de suppléer un professeur dans l'exercice de ses fonctions.

La considération dont jouissait Calvin à l'université paraît n'être pas restée sans influence sur son caractère. Bien des indices nous font conjecturer que c'est à cette époque qu'il commença à se départir de la timidité un peu farouche et de la sombre austérité qu'il avait montrées jusqu'alors. Il devint plus accessible et plus sociable. A Orléans comme à Bourges, nous le voyons entouré d'un cercle de studieux jeunes gens avec lesquels il entretenait un étroit commerce d'amitié. Il était surtout en relations fréquentes avec un étudiant en droit d'Orléans, François Daniel, jeune homme riche et plein de talent, qui l'introduisit dans sa famille et chez plusieurs autres personnes de sa connaissance. Un doux rayon de soleil devait donc une fois du moins luire sur cette austère existence, tout entière consacrée au travail et à l'étude. Il paraît même que Calvin aurait rempli pendant un certain temps la charge de procureur « de la nation picarde. » Toutefois le genre de vie animé et turbulent de la jeunesse académique était trop peu en harmonie avec sa tournure d'esprit pour qu'il pût y prendre plaisir, ne fût-ce que peu de temps. Il aimait par dessus tout le silence et le calme de sa chambre d'étude. Autant que nous pouvons le savoir, ses relations habituelles restèrent bornées à un petit nombre d'amis intimes. Outre Daniel, deux jeunes et savants étudiants en droit, Duchemin et Conan paraissent avoir joui plus spécialement de son amitié, encore était-ce surtout la communauté d'idées qui les unissait. Calvin évitait tout ce qui pouvait le troubler dans ses études et, au dire de son biographe, ne se laissait pas volontiers distraire de ses travaux. Ce fut pour lui une très grande contrariété que de devoir les interrompre pendant la dernière maladie de son père. Auprès du lit de mort, dans la maison paternelle, il pense encore à ses livres et à ses amis. On est péniblement affecté de la froideur avec laquelle il parle à Duchemin de la situation désespérée du malade pour passer aussitôt à l'annonce de son prochain retour. « Les choses en sont venues à ce point qu'il n'y a plus

d'espérance de lui conserver la vie; l'approche de la mort est certaine. De quelque façon que l'affaire tourne, je vous reverrai. Salue Daniel, Philippe et toute la compagnie.» C'est avec impatience qu'il attend le jour qui le rendra à ses études.

Un tel homme, on le comprend, ne pouvait se borner toujours aux études spéciales qui lui étaient imposées. Calvin se livrait bien avec son zèle ordinaire à ses études de droit, et obtenait, paraît-il, étant encore à Orléans, le grade de licencié. Il suivit même avec un certain intérêt la controverse alors pendante entre l'Étoile et Alciati. Duchemin était descendu dans l'arêne en faveur de l'Étoile par la publication de son *Antapologie*, et Calvin écrivit un court *Avant-propos* pour l'ouvrage de son ami. Toutefois outre le droit, le futur réformateur explorait d'autres sciences qui paraissent à peine avoir moins absorbé son temps que ses études professionnelles. Il reprenait et continuait avec ardeur l'étude des humanités à laquelle il avait pris goût au collége de la Marche, et rencontrait dans ce champ de travail un maître aussi bienveillant que distingué dans la personne de Melchior Volmar de Rothweil qui, à cette époque, professa successivement à Orléans et à Bourges. Calvin faisait partie du cercle de jeunes gens avides d'instruction qui se réunissait autour du savant docteur et, comme il était au nombre des plus zélés, il ne tarda pas à obtenir la pleine confiance du maître. Volmar lui fit d'abord étudier le grec, puis par son commerce personnel et par ses conseils, le mit à même d'acquérir une grande connaissance de l'antiquité classique. L'un des premiers écrits exégétiques de Calvin est même dédié au savant souabe en témoignage de la reconnaissance que son élève lui avait vouée. Les humanités conduisirent Calvin à d'autres études qui devaient être pour lui d'une importance capitale.

En France, bien plus encore qu'en Allemagne, l'humanisme était l'un des principaux organes de l'opposition au système ecclésiastique dominant. Chacun sait que, tandis que l'opposition de Luther laissait la nation française assez froide et indifférente, elle réveilla par contre dans le monde des universités le plus grand retentissement. Tout en n'y approuvant pas la séparation

d'avec Rome, bientôt prêchée par le moine allemand, on n'y prenait pas moins plaisir à la franchise toute nouvelle avec laquelle il attaquait les dépositaires du pouvoir ecclésiastique. Tout ce qui se rapportait au réformateur était l'objet de l'intérêt le plus vif. Telle était la disposition des esprits dans les universités d'Orléans et de Bourges à l'époque où Calvin s'y trouvait. Si l'on en croit la tradition protestante, ces deux universités se faisaient remarquer ainsi que Toulouse, par leur sympathie pour la cause de l'Evangile et l'on y comptait beaucoup d'étudiants allemands pour lesquels la controverse luthérienne était le grand événement du jour. De plus Orléans fut précisément en 1528 le théâtre d'une persécution contre les évangéliques. Il serait bien étonnant que, dans une telle situation, un jeune homme aussi bien doué que l'était Calvin fût resté complétement étranger au grand débat du jour.

A en croire la plupart des biographes, Calvin, à son arrivée à Orléans, aurait eu déjà un certain penchant pour les nouvelles doctrines auxquelles l'aurait initié son parent Robert Olivétan. Mais il est plus probable que c'est dans cette ville que les controverses religieuses attirèrent son attention pour la première fois. Il y voyait journellement des hommes pour lesquels la réformation était une affaire capitale. On prétend même qu'il aurait pendant quelque temps logé avec un dominicain allemand défroqué. De plus son maître bien-aimé Volmar, dans l'intimité duquel il vivait, adoptait les principes de la réforme allemande. En de telles circonstances Calvin pouvait-il rester indifférent?

Un nouveau champ de travail s'ouvrait à l'activité scientifique de Calvin; il ne négligea point de le cultiver. Au dire de ses amis, la question ecclésiastique était, déjà à Orléans, une de ses principales préoccupations, et comme les novateurs cherchaient des armes dans la Bible, il étudiait avec zèle les livres saints. Une lettre du réformateur strasbourgeois, Bucer, permet de supposer que Calvin tournait déjà d'Orléans ses regards vers l'Allemagne et qu'en 1528 il fit un séjour dans la ville de Bucer et de Capiton. En tout cas, il est certain qu'il entra de bonne heure en relation avec la *nouvelle Jérusalem* (c'est ainsi que les évangéliques de France nommaient Strasbourg), et avec les

réformateurs qui y démeuraient. Toutefois son absence d'Orléans ne peut avoir été de longue durée, car son élève Colladon nous dit que c'est dans cette ville qu'il commença d'acquérir la connaissance approfondie de la Bible dont il fit preuve plus tard.

Les études commencées à Orléans furent continuées à Bourges. Là, Calvin ayant rencontré plusieurs ecclésiastiques fort considérés qui soutenaient la cause de la réforme, semble avoir fait connaître plus ouvertement ses sentiments intimes. Du moins on raconte que, sur le vœu d'un noble du voisinage, il prêcha plusieurs fois dans le village de Lignières, et s'attira par la franchise de son langage l'estime et la bienveillance de ce gentilhomme. A Bourges, Melchior Volmar exerça sur lui une grande influence et Calvin ne peut assez célébrer la science et la bonté de ce maître, mais il ne parle pas de ses tendances religieuses. « Volmar, dit l'auteur catholique de l'*Origine de l'hérésie*, donna au jeune homme le goût de l'hérésie et lui en insinua le poison. » Ainsi ce serait le savant allemand qui, pressentant dans son jeune ami le futur réformateur, l'aurait invité à chercher sa voie dans l'étude de la théologie et à échanger le code de Justinien contre l'Evangile.

Toutefois à cette époque, Calvin était encore loin de songer à réformer l'Eglise : il formait de tout autres plans pour son avenir.

D'après l'opinion traditionnelle, Calvin aurait été pendant ses années d'université entièrement gagné à la cause de la réforme et s'en serait constitué avec succès le défenseur avoué. Cette tradition est tout à fait erronée. Ses biographes nous le représentent, il est vrai, à peine âgé de vingt ans, exerçant déjà son activité réformatrice, étant à Orléans l'oracle des partisans des nouvelles doctrines, et faisant de Bourges le centre d'une merveilleuse propagande. Mais ces récits sont évidemment inspirés par le désir de mettre la jeunesse de l'auteur de l'*Institution* en harmonie avec l'importance qu'il acquit plus tard. La vérité est que ce n'est pas facilement que ce penseur sérieux et réfléchi se convainquit de la nécessité d'une révolution dans l'Eglise et dans les dogmes. Nous possédons encore une suite de lettres de

Calvin pendant les années 1531 et 1532; elles prouvent qu'il n'avait pas encore fait le pas décisif. Bien plus, d'après ses propres déclarations, tandis que la controverse luthérienne était déjà, pour son entourage, la grande question du jour, il resta lui-même longtemps encore attaché aux doctrines et aux pratiques de la religion de ses pères et ne se décida qu'après de violents combats à se joindre aux partisans des idées nouvelles. Il était, raconte-t-il lui-même, trop vivement adonné aux superstitions papistes pour qu'il lui fût facile de s'en défaire. Sous l'influence de ses études, bien des doutes s'élevaient dans son âme et, d'après son propre aveu, lui ôtaient le repos et la sécurité dont il avait joui jusqu'alors. Les représentations de ses amis luthériens faisaient sur lui une grande impression; mais il ne pouvait se décider à se joindre à eux. Ami de l'ordre et d'une stricte légalité, il s'effrayait surtout du chaos que produirait le rejet de l'autorité de l'église. La pensée d'une rupture formelle avec cette antique institution lui était encore parfaitement étrangère. Autant que nous pouvons en juger, c'était aussi le cas de ses deux plus intimes amis, Daniel et Duchemin, qui se montrent à nous comme des hommes indépendants. Inspirés de l'esprit d'un Erasme et d'un Lefèvre, ils suivent pendant quelque temps Calvin, lors même que la voie qu'il avait choisie commençe à devenir dangereuse; mais ils s'en séparent aussitôt que l'auteur de l'*Institution* en vient à réclamer comme urgent un complet divorce d'avec l'ancienne Eglise.

Ces idées d'opposition modérée étaient du reste loin d'absorber l'attention de Calvin; les questions religieuses ne tenaient encore que le second rang dans ses préoccupations et l'étude des humanités l'attirait bien plus que celle de la théologie. Il est même probable que l'incertitude et le trouble qu'éveillaient en lui les controverses religieuses le ramenèrent à ses études favorites et cela d'autant plus qu'il espérait y retrouver le repos. Sur ces entrefaites, la mort de son père, survenue en mai 1531, le dispensa de continuer ses études juridiques. Indépendant désormais, il pouvait suivre librement le penchant de son cœur et revenir à ses travaux scientifiques. Aussi à partir de ce moment, l'étude des humanités devint pour lui l'affaire principale;

car il se proposait, par ses travaux et ses savantes recherches, de se faire un nom dans le monde des humanités et d'y briller comme écrivain. Ce n'était point Luther ou Zwingli qu'il prenait alors pour modèle, mais Reuchlin, Erasme et Lefèvre.

Dans cette intention, il se rendit dans le courant de l'été de 1531 à Paris, pour la seconde fois. Son jeune frère Antoine l'y accompagnait probablement. Pour atteindre le but auquel visait notre jeune licencié de vingt-deux ans, Paris, alors comme aujourd'hui centre intellectuel de la France, était, en effet, le seul lieu convenable. Lui-même nous apprend qu'il fut très bien accueilli dans la capitale où il retrouva plusieurs de ses anciens condisciples d'Orléans et de Bourges qui le revirent avec joie. L'un d'entre eux lui offrit sur le champ l'hospitalité dans la maison de son père. Calvin déclina cette offre parce que ce logement était trop éloigné de la salle où professait le savant helléniste Danes dont il se proposait de suivre assidûment les leçons et s'installa, parait-il déjà alors, au collége Fortet où nous le retrouvons en 1533. Il voulait utiliser en toute conscience son séjour dans la capitale. La vie de Calvin à Paris fut celle d'un jeune homme qui se prépare sérieusement à sa vocation et ne néglige aucun moyen d'augmenter ses connaissances. Il suivait des cours, fréquentait les bibliothèques, entrait en relation avec plusieurs jeunes savants et se liait tout particulièrement avec le jeune Copp, fils du célèbre médecin ordinaire du roi et professeur au collége Sainte-Barbe. Telle est l'existence qu'il nous dépeint dans les lettres qu'il écrivait alors à ses amis d'Orléans. Ces lettres sont pour la plupart courtes ; le langage en est bref, concis, exempt de cette richesse d'expression et de cette exagération qui caractérisent généralement la correspondance des humanistes de l'époque ; ce n'est qu'en de rares occasions qu'il se permet d'écrire un peu longuement. Ces lettres nous révèlent un esprit sans cesse occupé d'apprendre et un cœur sensible aux charmes de l'amitié. D'un autre côté, nous y remarquons un amour de l'ordre poussé jusqu'à l'exagération, une grande exactitude dans l'accomplissement des commissions dont on le charge, enfin une certaine irritabilité de caractère. Ce n'est qu'à contre cœur qu'il se

prive, même pour peu de temps, d'un de ses livres, et il le réclame bientôt, lors même qu'il n'en a pas besoin. Fort exact pour lui-même, il exige la pareille de ses amis. Les formes même extérieures de l'amitié sont loin de lui être indifférentes. Oublie-t-on de le saluer ou de lui rendre visite, il s'en offense profondément et ne le pardonne pas même à son ami Daniel. Ses lettres ne portent du reste pas trace de préoccupations théologiques, la question religieuse était alors complétement rejetée par lui à l'arrière-plan. La sœur de Daniel voulant entrer en religion dans la capitale, celui-ci chargea Calvin de s'entendre avec la supérieure du couvent afin de fixer le jour de la prise de voile. Le jeune homme s'acquitta de sa commission avec son zèle ordinaire et eut au couvent un long entretien avec la sœur de son ami. Le langage de la jeune novice, qui paraissait ne pas connaître de plus grand bonheur que la vie monastique et aspirait ardemment à prononcer ses vœux, semble lui avoir fait une impression pénible. Il pensa qu'elle ne se faisait pas une idée assez haute de l'importance de cet acte; aussi l'exhorta-t-il en peu de mots à ne pas trop se glorifier en sa propre force et à ne pas trop se confier en elle-même, mais à placer toute son espérance en Dieu. Toutefois il ne chercha point à la détourner de son dessein et ne laissa échapper aucune parole contre l'institution monastique elle-même. La relation qu'il fait à son ami de cet événement montre qu'il était fort éloigné de rompre avec les dogmes et les institutions de l'église catholique et Daniel pouvait encore espérer de voir le savant bénéficier de Noyon revêtir un jour de hautes dignités ecclésiastiques.

Toute une année s'écoula au milieu de ces études et de ces relations amicales, année pendant laquelle aucun événement digne de remarque ne vint troubler le cours de cette paisible existence. Ce fut peut-être la plus heureuse de la vie de Calvin. Toutefois il ne semble pas avoir été complétement à l'abri de soucis pécuniaires. Les affaires de son père s'étaient dérangées pendant les dernières années de sa vie et, de son côté, Calvin ne paraît pas avoir touché très régulièrement les revenus de ses bénéfices; car nous le voyons sur la fin de 1531, emprunter

deux écus à son ami Duchemin qui lui rendait visite. Au reste les secours de ses amis d'Orléans et en particulier du compagnon de sa jeunesse, l'abbé de Saint-Eloy, lui enlevèrent bientôt toute crainte sérieuse à cet égard.

Au printemps de 1532, le jeune érudit, sur le conseil de ses amis, se crut en état d'affronter le jugement du public. « Enfin le sort en est jeté, » écrit-il à son protecteur en lui annonçant la publication de son premier ouvrage, un commentaire sur le *Traité de la clémence* de Sénèque. Ce travail, quels que soient les défauts que la critique peut y découvrir aujourd'hui, n'en fait pas moins le plus grand honneur à un auteur de vingt-trois ans. On y remarque déjà toutes les qualités qui distinguent les œuvres postérieures du théologien, immense lecture, érudition peu ordinaire, clarté et propriété d'expression, indépendance du jugement ; en un mot tout y révèle les débuts d'un écrivain de trempe peu commune. Bien des traits y font reconnaître l'ancien légiste, ainsi l'attention particulière qu'il accorde aux circonstances politiques contemporaines. Avec une hardiesse étonnante, le jeune auteur entremêle à ses dissertations sur la grammaire et les institutions de l'antiquité, des réflexions sur les défauts de son temps, les vices de la justice et de l'administration, notamment sur les principes du pouvoir absolu. A l'exemple de Salluste, il rappelle au roi que les meilleurs remparts ne sont ni les trésors ni les armes, mais de fidèles amis et l'affection de ses sujets. On a prétendu que le véritable but de ce livre était de recommander le clémence à l'égard des partisans des idées nouvelles ; mais c'est là une erreur. Il suffit pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la préface dédiée à l'abbé de St. Eloy et sur les passages où l'auteur blâme le désir d'innovation qui travaille le peuple. Cet ouvrage n'est autre chose qu'une œuvre d'érudition enrichie de nombreuses citations, dans le goût du temps, et par laquelle l'auteur cherche à prendre rang dans le monde des humanistes. Tout autre dessein est loin de sa pensée et son livre ne porte pas trace de sympathie pour le mouvement évangélique. Les lettres par lesquelles Calvin annonce à ses amis l'apparition de son ouvrage nous révèlent, d'une façon presque naïve, les émo-

tions d'un jeune auteur qui fait imprimer son premier travail. Afin d'attirer l'attention sur son écrit, il en envoie cinq exemplaires à Bourges, songe à en expédier cent à Orléans, prie les professeurs de Bourges et de Paris de les mentionner dans leurs cours, et fait d'autant plus à ses amis un cas de conscience de contribuer à sa diffusion qu'il l'a imprimé à ses frais. Son œuvre lui semble sans doute imparfaite, mais non sans quelque mérite, et il espère qu'elle sera bien reçue du public. « Dis-moi, écrit-il à Daniel, si c'est avec froideur ou approbation que mon commentaire a été accueilli, et engage Landrinus à en faire l'objet d'une leçon, afin que ma réputation s'établisse solidement. » On le voit bien, ce n'est pas encore le réformateur ou le théologien qui parle ici, mais le jeune érudit en quête d'un nom et d'une carrière.

Toutefois, lorsque Calvin écrivait ce que nous venons de citer, il était bien près du moment où chez lui l'humaniste allait faire place au réformateur. Le *Commentaire sur la clémence* semblait promettre à son auteur un brillant avenir comme humaniste; il est cependant resté l'unique travail philologique de Calvin et cet essai semble presque lui avoir donné la conscience que sa véritable vocation était ailleurs. En effet, si tous les indices ne nous trompent pas, c'est peu de temps après la publication de son livre que se produisit la transformation intérieure qui fut d'une importance décisive pour le reste de sa carrière.

Nous n'avons que peu de données sur ce grand événement comme sur toute la jeunesse de Calvin; car tandis que Luther revient sans cesse avec complaisance sur ses anciennes erreurs papistes et sur sa conversion, Calvin au contraire garde sur son passé un profond silence. On dirait presque qu'il craint de se manquer à lui-même en en parlant; l'auteur de l'*Institution*, l'homme de l'autorité stricte parle de lui comme s'il n'avait jamais varié. Ce n'est qu'à deux reprises, dans sa lettre au cardinal Sadolet, et dans la préface de son *Commentaire sur les Psaumes*, qu'il fait allusion à sa conversion ; mais ce qu'il en dit est si bref que nous n'en pouvons tirer aucun éclaircissement sur les circonstances qui l'accompagnèrent. Il ne nomme per-

sonne, ni Olivétan, ni Volmar, ni Lefèvre, ne nous indique ni où les premiers doutes l'ont assailli, ni quand la foi a remporté la victoire. Ces courts renseignements nous permettent toutefois de suivre en gros l'œuvre de sa conversion.

Nous avons vu qu'à l'égard de la question religieuse, Calvin était depuis longtemps travaillé par le doute et l'indécision. Ses études théologiques et les influences qu'il avait subies pendant ses années d'université, avaient ébranlé son attachement primitif à la religion de ses pères. C'en était fait de son repos, les formes et les moyens de salut offerts par l'église catholique ne le satisfaisaient plus. Ce qu'il voyait dans sa propre famille n'était du reste pas de nature à affermir sa foi en l'église, car son père était mort excommunié et son frère Charles, bien qu'ecclésiastique, avait été frappé des censures ecclésiastiques à l'occasion d'un conflit avec le clergé. D'un autre côté, l'un de ses parents, Robert Olivétan, partisan des novateurs, cherchait depuis longtemps à le gagner à leur cause. Il était donc difficile que Calvin résistât longtemps.

Evitant de prendre parti dans les questions religieuses, il avait cherché à se distraire de ses doutes par une étude assidue de l'antiquité et cependant des scrupules lui revenaient par moment à l'esprit. Un tel état d'âme ne pouvait durer. Les circonstances l'engageaient d'autant plus à se décider que sa nature le poussait toujours à aller jusqu'au fond des choses. La séparation d'avec l'ancienne église trouvait chaque jour de nouveaux adhérents et paraissait devoir être durable ; il se sentit donc poussé d'examiner sérieusement à nouveau l'objet du débat et de se mettre en cette matière au clair avec lui-même. C'était précisément le moment où se formaient, dans la capitale et ailleurs, des communautés religieuses rompant formellement avec la tradition ecclésiastique, et prêtes à faire à leurs nouvelles convictions le sacrifice de leurs biens et de leur vie. Calvin se trouva par hasard à Paris, en relations avec plusieurs membres de ces communautés, entre autres avec un marchand riche et considéré nommé de la Forge, dont il parle avec estime dans ses écrits. Devait-il rester dans l'indécision et éviter de prendre parti afin de conserver sa vie calme et

paisible? Il ne le pouvait sans mentir à sa conscience. Aussi résolut-il de s'examiner et reconnut qu'il ne lui était pas permis de considérer la question religieuse comme une chose qui ne le regardait point. « J'ouvris enfin l'oreille, raconte-t-il lui-même, et me laissai éclairer. » Sa résolution fut bientôt prise. Il mit d'abord de côté ses principaux scrupules, son respect de l'autorité de l'église, sa crainte d'une séparation d'avec cette institution et reconnut que « autre chose est de se séparer de l'église, autre chose est de vouloir la réformer. » Cette première difficulté résolue, toutes ses hésitations s'évanouirent. « Comme frappé d'une lumière subite, dit-il lui-même, mon esprit déjà préparé par de sérieuses méditations reconnut dans quel abîme d'erreurs et quelle profonde souillure il s'était trouvé. Je fis alors, ô Seigneur, ce que je devais et plein d'effroi me remis à toi en condamnant avec larmes ma vie passée. » Il est difficile de déterminer l'époque de ce grand changement. Nous croyons cependant pouvoir le placer dans la seconde moitié de l'an 1532. D'après des déclarations postérieures du réformateur, un an se serait écoulé entre sa sortie de l'église catholique et sa première fuite hors de Paris, ce pas décisif doit donc avoir été fait en l'an 1532.

La transformation de Calvin fut complète. Il embrassa les nouvelles doctrines avec tout le sérieux d'une conviction profonde et toute la résolution qui le caractérisait. Rompant sans retour avec le brillant avenir que lui promettait la carrière d'humaniste, il se consacra à l'œuvre pénible de missionnaire des doctrines nouvelles. Dès lors il n'eut plus autre chose à cœur que les intérêts religieux. D'après son propre aveu les humanités qu'il avait cultivées jusqu'alors avec tant de zèle perdirent pour lui tout attrait, et il les négligea. L'humaniste se fit théologien ; la Bible et les Pères prirent chez lui la place des classiques. De leur côté, les petites communautés évangéliques ne tardèrent pas à reconnaître l'importance de l'acquisition qu'elles venaient de faire en sa personne. Calvin prenait en effet une part active à leurs assemblées secrètes et conquit bientôt par son zèle pour l'Evangile l'estime générale. Une année s'était à peine écoulée et le savant commentateur de

Sénèque devenait le centre intellectuel des évangéliques de Paris. « Tous ceux qui inclinaient vers les nouvelles doctrines, raconte-t-il lui-même non sans quelque satisfaction, se rassemblaient autour de ma personne pour recevoir instruction de moi qui n'étais pourtant qu'un jeune néophyte. » Son zèle ne resta pas longtemps borné à cette paisible activité au sein de la congrégation.

La conversion de Calvin coïncide avec une époque assez favorable au libre développement de la propagande religieuse. Non-seulement dans l'université de Paris la tendance libérale gagnait du terrain contre le parti de Bède, et un ami de Calvin, Nicolas Copp, était nommé recteur (octobre 1533); mais un changement favorable à la réforme venait encore de se produire en haut lieu. François Ier flottait sans cesse entre les deux partis opposés suivant que l'emportaient les exigences de sa politique extérieure et son goût pour les humanistes ou bien ses sentiments catholiques et monarchiques. Pour le moment il paraissait sérieusement décidé à se relâcher de sa sévérité à l'endroit des novateurs. C'était le temps où sa sœur Marguerite de Navarre, protectrice éclairée de l'opposition religieuse, était en grande faveur. Dans les premiers mois de 1533 elle avait fait obtenir à plusieurs partisans notoires de la réforme, comme Gérard Roussel et les augustins Bertault et Courault, la permission de monter en chaire à Paris. Le parti scolastique et catholique dont la Sorbonne était le centre et qui ne parlait que de moyens violents se voyait dépouillé de son influence. On prenait aussi des mesures contre l'insolence des ultra-catholiques. Les écoliers du collége de Navarre s'étaient moqués de la reine Marguerite dans une représentation théâtrale, cette insolence fut sévèrement punie. Marguerite obtint aussi une éclatante satisfaction de la Sorbonne qui avait condamné comme renfermant des principes dangereux le livre de cette princesse intitulé *Le miroir de l'âme pécheresse*. Le roi ayant demandé des explications sur ce procédé à l'égard de sa sœur, les autres facultés, présidées par le recteur, répondirent que cette décision ne faisait qu'exprimer l'opinion de quelques personnes et non celle de toute l'université ; elles refusaient ainsi

formellement d'approuver la conduite de la faculté de théologie.

C'est alors que Calvin crut devoir faire un pas de plus. Il conçut le plan dont la hardiesse était digne d'un zélé néophyte, de faire prêcher dans une occasion solennelle et devant toute la France, la pure et vraie parole de Dieu.

Selon un antique usage, son ami Copp devait, comme recteur de l'université, prononcer un discours public le jour de la Toussaint; ce fut lui que Calvin choisit pour être son organe. Il pouvait paraître étrange de voir un médecin traiter des questions de foi, de plus on ne voyait pas bien quel gain la cause évangélique pouvait tirer d'une telle démonstration qui flattait du reste le zèle du jeune apôtre. Son plan fut donc exécuté. Au jour fixé, Copp fit lecture devant un nombreux auditoire, d'un discours composé par Calvin « sur la philosophie chrétienne. » Ce morceau présentait en termes peu déguisés les principales thèses de la nouvelle théologie, opposant l'Evangile à la loi, à la manière des réformateurs allemands. De plus, l'auteur se livrait à de vives attaques contre les sophistes, désignant par là clairement les théologiens de la Sorbonne, et adjurait tous les auditeurs de ne pas souffrir plus longtemps l'hérésie sophistique. C'était une provocation comme n'en avait jamais entendu la France catholique.

Cet événement fit la plus vive sensation. La Sorbonne, indignée de l'affront public qu'elle avait reçu, réclama satisfaction. Le parlement, de son côté, ne se montra pas moins offensé; une rigoureuse enquête fut ordonnée. Le recteur, cité à la barre du parlement, s'enfuit à Bâle, car il ne se sentait plus couvert par les priviléges universitaires, bien que les facultés de médecine et des arts eussent protesté contre l'illégalité de son assignation. Cependant, comme on découvrit bientôt que Calvin était le véritable auteur du discours, la persécution se tourna contre lui et un mandat d'arrêt fut lancé contre sa personne. Tandis qu'il se tenait caché chez des amis, des agents de la force publique pénétraient dans son logis du collége Fortet et s'emparaient de ses papiers. La reine Marguerite le prit à la vérité sous sa protection et intercéda pour lui. Mais

l'excitation de l'opinion publique ne lui promettait aucune sécurité, le séjour de Paris lui devenait désormais impossible, aussi quitta-t-il la capitale sous un costume de vigneron, à ce que nous raconte la légende.

La première tentative faite par Calvin pour proclamer ses idées en public avait avorté, et le jeune zélateur se voyait trompé dans ses hardis calculs. Le contraire de ce qu'il avait voulu arriva et l'orage éclata sur toute la congrégation évangélique de Paris. Ce fut pour lui un avertissement d'user à l'avenir de plus de prudence et de réflexion, avertissement qui semble n'être pas demeuré sans effet.

En quittant Paris, Calvin se rendit sous le nom de M. d'Espeville dans le midi de la France. Aux tranquilles années d'étude succéda une vie errante dont nous ne connaissons pas tous les détails, quoique nous possédions sur cette époque d'assez nombeux renseignements. La légende s'en est en effet emparée et l'a ornée d'une telle enveloppe romanesque qu'il est aujourd'hui difficile de démêler le vrai du faux. Il paraît cependant certain qu'il passa la plus grande partie de son temps à Angoulême, où son souvenir s'est conservé jusque dans le siècle suivant.

Dans cette ville se trouvait alors un de ses anciens condisciples, le jeune chanoine Louis du Tillet. Ce dernier, qui joignait à son canonicat la charge de curé de Claix, fit à Calvin le meilleur accueil et lui donna la jouissance de sa riche bibliothèque, avantage précieux dans la situation d'esprit où se trouvait notre héros. Le peuple, selon la tradition, donnait au singulier étranger, le nom de Grec de Claix à cause de ses connaissances linguistiques. Son temps s'écoulait au milieu de ses tranquilles études et de la société de quelques amis de son protecteur. Il se louait fort des procédés amicaux et aimables de ce dernier. Aussi dit-il dans une lettre à Daniel que la noble humanité de son bienfaiteur l'aiguillonne au travail, et que l'exil lui est du reste avantageux puisqu'il lui a ménagé un tel lieu de repos. C'est pour cela qu'il se confie en Dieu et ne formera plus désormais de vastes plans pour l'avenir.

On peut penser qu'il chercha à gagner des prosélytes dans le petit cercle qui l'entourait. Toutefois l'expérience faite à Paris

paraît l'avoir rendu plus prudent, car il ne se présenta point d'emblée comme l'adversaire déclaré de l'ancienne église, et écrivit même, à la demande de ses amis, des « *Conseils ecclésiastiques* » propres à être utilisés dans le culte catholique. On peut ajouter que sa prudence le servit mieux qu'une attitude provocante. Toutefois il retira plus de profit des études personnelles auxquelles il se livra chez son ami que de son activité missionnaire. L'auteur de l'*Origine de l'hérésie* considère Angoulême comme le lieu de naissance de l'*Institution*, et comme l'atelier où le nouveau Vulcain forgeait les doctrines inouïes qu'il devait plus tard répandre dans le monde. Cette assertion est sans doute exagérée ; cependant Calvin lui-même laisse entrevoir que déjà à cette époque il se livrait aux études qui l'amenèrent plus tard à écrire l'*Institution*.

Le séjour de Calvin à Angoulême ne fut au reste pas de longue durée. « Dieu, dit-il lui-même plus tard, en parlant de ses pérégrinations, me conduisit par des voies si variées que je ne pouvais nulle part trouver le repos. » Soit qu'il ait quitté complétement Tillet, soit qu'il ait interrompu momentanément son séjour chez cet ami, nous le voyons en 1534 entreprendre diverses tournées dans le midi et dans le centre de la France. Là, sans cesse en rapport avec les gens les plus instruits, il travailla avec prudence, mais avec activité, à la propagation des nouvelles doctrines. En mai de la même année, nous le rencontrons à Noyon où il se déchargea de ses bénéfices ecclésiastiques dont la possession ne s'accordait plus avec les exigences de sa conscience. Toutefois il ne se fit aucun scrupule de se faire indemniser de la perte qu'il subissait. Il visita aussi la cour de la reine Marguerite à Nérac, et y fit connaissance du père des humanistes français, le vieux Lefèvre, qui lui prédit, dit-on, sa grandeur future. Il se rendit aussi à Orléans où se trouvaient ses amis Daniel et Duchemin. Ce dernier séjour dans cette ville n'est pas sans importance, puisque c'est alors qu'il acheva son premier travail théologique, publié dans le courant de 1534.

C'était un traité sur le sommeil des âmes, dirigé contre la secte des anabaptistes alors très répandue en France. Calvin semble, après sa conversion, avoir été enflammé du désir de se

faire connaître à son tour comme théologien. Capiton, auquel le jeune homme avait envoyé son travail, chercha à modérer son zèle et à le détourner de la publication d'un écrit qu'il trouvait hasardé et inopportun. Mais Calvin n'en fit pas moins imprimer son ouvrage comme preuve de sa nouvelle vocation. Ce travail nous fait voir d'une manière claire le profond changement qui s'était opéré chez son auteur et, bien que deux ans seulement se soient écoulés depuis la publication du *Commentaire sur la Clémence*, Calvin nous y apparaît sous de tout autres traits. Le philosophe cède la place à un piquant controversiste. La *Psychopannychie* est l'œuvre d'un théologien strictement orthodoxe qui méprise les ornements extérieurs du style, et ne donne de valeur qu'à la Bible seulement. Platon lui-même ne trouve pas grâce à ses yeux. « C'est ici, dit-il dès le début de son livre, que doit se taire la sagesse humaine, cette sagesse qui réfléchit beaucoup sur l'âme sans en rien savoir de certain. Les philosophes doivent aussi garder le silence, eux qui disputent sans cesse sur les choses les plus ordinaires, et qui se contredisent tellement qu'on en trouve à peine deux qui soient d'accord. »

Cependant à la fin de l'année, Calvin se hasarda à entrer à Paris, et y retrouva toutes ses anciennes connaissances. Mais ce qu'il vit dans la capitale n'était pas de nature à l'encourager. La discorde régnait chez les partisans de l'Évangile et des sectes d'enthousiastes qui, tout en rejetant l'autorité du pape, mettaient en péril l'essence du christianisme, gagnaient chaque jour du terrain.

Calvin entra en relation avec plusieurs représentants de cette tendance. De son côté le catholicisme, excité par le fanatisme de ces sectaires se préparait à une nouvelle attaque. C'était l'année des placards. Selon toute apparence en effet, le séjour de Calvin à Paris coïncida avec la publication de ces célèbres libelles sur « les affreux et grands abus de la messe papale, » libelles que des mains hardies affichèrent sur les places publiques de Paris et même à Blois, aux portes des appartements royaux. Cet événement blessa profondément les catholiques et excita une nouvelle persécution contre les partisans de l'Evangile. Beaucoup

de ces derniers furent cités devant les tribunaux, et les prisons se remplirent de suspects. Déjà plusieurs amis de Calvin, entre autres le bouillant de la Forge, étaient en butte à la persécution, et s'attendaient du fond de leurs cachots à subir une peine sévère.

Calvin, convaincu qu'il n'y avait pour lui rien à faire en France, se décida alors à quitter sa patrie afin de continuer en repos dans quelque retraite cachée de l'Allemagne ses études de théologie. Aussi, avant la fin de l'année 1534, prit-il le bâton de pèlerin en compagnie d'un seul de ses amis, le chanoine Louis du Tillet, qu'il avait complétement gagné à ses idées. Ce ne fut du reste pas sans courir bien des risques que nos deux fugitifs atteignirent la frontière française. Un de leurs domestiques prit la fuite dans les environs de Metz en leur enlevant tout leur argent comptant. Dénués de toute ressource, nos deux amis arrivèrent à Strasbourg, premier lieu de refuge pour les émigrants français. Puis, après s'être arrêtés quelque temps dans cette ville pour y visiter leurs amis et se pourvoir des choses nécessaires à la continuation de leur voyage, ils se remirent en route pour Bâle, où ils arrivèrent probablement dans les premiers jours de l'année 1535.

Bâle était proprement le but de leur voyage. Cette cité hospitalière qui, dix ans auparavant, avait servi d'asile à Farel et venait d'accueillir Copp et Courault, réservait à nos fugitifs une réception cordiale. Calvin s'établit dans un quartier tranquille chez une dame aisée, nommée Catherine Klein. Cette personne racontait encore, trente ans après, à un autre banni alors son hôte, Pierre Ramus, beaucoup de détails sur la vie et les travaux du grand réformateur. Joyeux d'avoir trouvé la tranquillité qui lui manquait depuis si longtemps, Calvin se livra alors complétement à ses savantes études. Évitant à dessein tout ce qui pouvait le distraire, il bornait ses relations à un petit nombre d'hommes instruits, parmi lesquels il estimait tout particulièrement le savant philologue Grynæus. Les études bibliques étaient alors l'objet de ses préoccupations. Son parent Olivétan préparait depuis longtemps une nouvelle traduction française de la Bible. Calvin s'associa à cette œuvre et dans les

deux préfaces écrites pour l'ouvrage d'Olivétan, publié en 1535, il loue en termes éloquents la grandeur et la majesté de la Parole de Dieu renfermée dans la Bible, et affirme de plus le droit du croyant de posséder cette Parole dans son intégrité. Mais il fut bientôt détourné de cette étude, car l'exilé ne pouvait oublier sa patrie, et les nouvelles qu'il recevait de France étaient de jour en jour plus défavorables à la cause qui lui tenait à cœur.

Calvin conçut alors le dessein de venir en aide à ses coreligionnaires opprimés, et il exécuta ce projet d'une manière qui devait plonger le monde dans l'étonnement par la publication de l'*Institutio religionis christianæ.*